

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 20

Artikel: Musiciens genevois du temps passé [suite]
Autor: Kling, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029863>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

voudront bien inscrire les noms de toutes les personnes de leur connaissance qu'ils jugeront susceptibles de devenir de nouveaux abonnés. A ces personnes, nous enverrons en communication les premiers numéros de la 2^{me} année de *La Musique en Suisse*, dont la publication recommencera régulièrement le 1^{er} Septembre prochain.

Nous espérons qu'ainsi, au résultat artistique déjà en partie atteint, correspondra un résultat matériel *nécessaire* à l'existence et au développement de notre journal. Nous remercions d'avance nos fidèles abonnés de la nouvelle marque de sympathie qu'ils voudront bien nous donner en faisant un peu de propagande en notre faveur, et nous les prions de nous faire parvenir le plus tôt possible leur formulaire *rempli*, à l'adresse de MM. Delachaux & Niestlé, éditeurs à Neuchâtel.

LA RÉDACTION.



MUSICIENS GENEVOIS

du temps passé.

Notices biographiques et souvenirs personnels par
H. Kling, professeur au Conservatoire de Genève.
(Suite.)

Comme épilogue, nous donnons ici diverses anecdotes sur Wehrstedt que M. le professeur Paul Privat, poète et littérateur genevois, très distingué, a bien voulu écrire à notre intention. Nous l'en remercions très sincèrement.

En sa qualité d'ancien membre et bibliothécaire de la *Société de Chant sacré*, M. Paul Privat a eu des rapports fréquents avec notre ami Wehrstedt et, en maintes occasions, il a pu saisir le caractère original du musicien. A ce titre, les témoignages de M. Paul Privat sont très précieux en ce qu'ils nous permettent de pénétrer plus en avant dans l'intimité de cet artiste si individuel qui, avec ses nombreuses qualités et ses quelques défauts, était le meilleur homme du monde.

* * *

Parfois le règlement qui exigeait que les séances commençassent par le chant d'un des psaumes harmonisés par lui-même l'impatient. Un jour, voulant éluder ce règlement, il me pria de distribuer les parties de l'*Oratorio de Paulus*.

M. le président (le pasteur Wendt), le rappelant à l'ordre :

— Bah! bah! bah! ce n'est pas nécessaire, dit-il.

— C'est indispensable, répliqua M. Wendt.

— Eh bien, pss.... pss.... psalmodions! s'écria-t-il joyeusement.

* * *

Faisant étudier une œuvre où se trouvait un solo d'alto, il pria sa femme de le chanter. Pendant qu'il l'accompagnait, M^{me} Wehrstedt ayant hésité dans l'exécution, il s'arrêta et lui dit: « Va, retourne à ta place, tu chantes comme une poule! » Puis, les choristes ne prononçant pas distinctement les paroles, il s'écria: « Ouvrez donc le bec, au lieu de barboter! »

* * *

Dans une des séances, un jeune élève de Liszt, nommé Hermann, vint prendre place parmi les ténors. Mais, ce jeune homme s'étant permis d'échanger des œillades avec une soliste qui était assise près du piano, Wehrstedt interrompit le chant, et s'adressant au jeune Hermann, il lui dit: « Si vous êtes venu ici pour vous amuser, vous feriez mieux de vous retirer, car ce que nous faisons est très sérieux; nous chantons les louanges de Dieu et cela exige du recueillement. »

* * *

Un soir que Wehrstedt faisait déchiffrer un Psaume de Marcello pour alto, ténor et basse, M. le pasteur Liotard, qui était alors président de la Société, voyant que l'étude de ce psaume se prolongeait, pria Wehrstedt de permettre aux soprani de se joindre à l'exécution.

— Non, non, répondit-il; que dirait Marcello s'il entendait chanter son psaume par des soprani?

— Alors, dit le président, faites étudier autre chose, afin que les dames du soprano puissent utiliser leur temps.

— Laissez-moi faire ! répliqua vivement Wehrstedt.

— Monsieur Wehrstedt, vous n'êtes pas poli, fit observer M. Liotard.

— Je suis très poli... au point de vue musical, riposta Wehrstedt.

Néanmoins, il dut se soumettre à l'ordre péremptoire du président.

* * *

A l'époque où la *Société de Chant sacré* donnait deux concerts par année, l'un en hiver, l'autre en été, comme je revenais de la campagne pour le concert d'été qui devait avoir lieu dans la chapelle de l'Auditoire, je rencontrai Wehrstedt sortant par la Porte-Neuve.

— Bonjour, mon petit, me dit-il, où allez-vous ?

— Et vous ? lui demandai-je.

— Je vais faire une promenade, me répondit-il.

— Eh bien, moi, lui dis-je, je vais au concert que donne la *Société de chant sacré*.

— Ah ! saperlote ! s'écria-t-il, j'avais complètement oublié que le concert avait lieu aujourd'hui.

Là-dessus, il se hâta d'aller faire toilette. Mais l'heure d'ouverture du concert était déjà sonnée lorsqu'il arriva tout ruisselant de transpiration. Hélas ! en s'asseyant au piano, il s'aperçoit qu'il en a oublié la clef chez lui, ce qui occasionne un nouveau et grand retard.

* * *

Une petite scène, témoignant à la fois de son originalité et de son insouciance, se passa chez mon oncle Privat-Bovy, où il avait été invité, ainsi que moi, à venir prendre une tasse de café, au sortir de son repas de midi. Pendant la causerie générale, il me pria de l'avertir quelques minutes avant deux heures, parce qu'il devait donner une leçon de piano à une dame. Fidèle à ma consigne, je lui donnai l'avertissement à une heure trois quarts. Mais la conversation l'intéressait, et il voulait à tout prix exprimer son opinion, si bien que, malgré mon deuxième avertissement, il laissa passer l'heure de sa leçon, et il se prit à dire : « Eh bien, voilà cinq francs de fichus ! » Puis il se

remit à jaser, non sans m'avoir recommandé de le prévenir pour sa leçon de trois heures. Or, mon avertissement à deux heures trois quarts, n'eut pas plus de succès que l'autre.

Au moment de se retirer, comme il disait : « Voilà dix francs de perdus ! » je lui fis remarquer que ce n'était pas manque d'avertissements : « Je sais bien, s'écria-t-il, je ne suis qu'une bête ! »

* * *

Wehrstedt était doué d'une bonhomie bienveillante qui prenait parfois les allures d'une naïveté excessive. Il en donna un jour une preuve digne d'être mentionnée.

S'étant intéressé à un compositeur plus jeune que lui, il le recevait à sa table et lui accordait sa pleine confiance. Or, un jour que ce jeune homme prenait part au repas de midi, madame Wehrstedt, ayant dans la conversation exprimé une opinion conforme à celle du convive, Wehrstedt se prit à dire : « Vous êtes faits pour vous entendre, vous deux ; embrassez-vous ! » Mais comme sa proposition demeurait inexécutée, il insista et ne fut satisfait que lorsqu'ils eurent obéi à cette singulière sommation.

* * *

Peu de temps après l'accomplissement de son divorce, Wehrstedt eut l'occasion de me parler de sa femme : « Ma femme était excellente, me dit-il ; c'était un ange ; j'aurais pu être très heureux avec elle. Si je suis misérable aujourd'hui, c'est ma faute ; j'ai fait une folie en la quittant ; je ne suis qu'un imbécile. »

* * *

A l'époque où j'étais bibliothécaire de la *Société du chant sacré*, je me rendis un matin chez Wehrstedt pour lui réclamer une partition qu'il avait oublié de rapporter. Comme il n'était pas encore levé : « Cherchez là dedans, » me dit-il, en me montrant dans la demi-obscurité une montagne qui s'élevait presque à la hauteur de son chevet. Cette montagne était un composé hétéroclite de livres et de papiers de musique parmi lesquels se prélassaient des pantoufles ici, un pantalon là, et ailleurs un gilet et autres objets complètement étrangers à la musique,

et qui, certes, n'étaient guère « en papier de musique ».

Quand j'eus découvert ma partition au sein de ce dédale, l'idée me vint d'examiner ce qui formait l'ornementation du manteau de sa cheminée. Or de modestes candélabres se trouvaient en compagnie d'un peigne édenté, de bouts de cigares à moitié consumés, de croûtes de fromage, de pain sec, de lettres ouvertes et chiffonnées, outre des objets dont j'ai perdu le souvenir.

Cet examen me porta à faire la réflexion que voici : Si le désordre est la marque spéciale du génie, mon ami Bovy-Lysberg ne monte pas à la cheville du brave Wehrstedt.

* * *

Dans une visite que Wehrstedt me fit à la campagne, il me trouva devant un piano que j'avais loué. En fait d'« Erard », c'était un modeste « Tranchant ». Wehrstedt, ayant touché quelques notes, déclara que c'était un très gentil instrument. Je le priai de me jouer quelque chose. « Que voulez-vous qu'un vieux *barbon* comme moi puisse jouer ? » me dit-il. — Néanmoins, sur mes instances, il exécuta un air très gracieux et d'un style sérieux. J'avais souvent admiré son jeu ; mais cette fois je fus particulièrement frappé de la délicatesse de son toucher. « Maintenant, me dit-il, à votre tour ; faites-moi connaître une de vos compositions. » Sans façon, je lui jouai une mélodie intitulée : *Déception*. Pour m'écouter il s'était mis dans un fauteuil.

Quand j'eus achevé mon petit morceau, je me tournai de son côté, et je le vis immobile et les yeux fermés.

— Je vous ai endormi, lui dis-je.

— Pas du tout, répliqua-t-il, vous m'avez fait rêver ; vous allez me redire cette mélodie.

Un instant après :

— Je suis trop vieux, s'écria-t-il, pour rester directeur de la *Société de chant sacré*, il vous faut prendre ma place.

Sur quoi je partis d'un éclat de rire et lui dis :

— Vous savez fort bien que la chose est impossible.

Comme il demandait pourquoi, je lui prouvai par $A + B$ mon incapacité. Il fut bien obligé de reconnaître que j'avais raison.

(*A suivre.*)

H. KLING.



Quelques réflexions à propos des Concerts d'abonnements de Genève.

La saison musicale, qui vient de se terminer, a été particulièrement brillante à Genève, aussi bien par le nombre et la valeur des artistes qui se sont fait entendre dans ce nombre inusité de concerts, que par la diversité et l'intérêt assez général des œuvres interprétées. Loin de songer à aborder quelque sèche revue statistique, il nous semble que, de cet amas confus de musique entendue, l'on peut dégager une idée, et mieux encore, une leçon, qui pourraient être mises à profit pour le plus grand bien de notre éducation musicale.

Le développement progressif et constant dans la recherche du beau et du vrai en art, joint à un besoin de logique très louable et très juste, s'est peu à peu manifesté dans la composition des programmes de concerts. Le temps n'est pas encore si loin cependant, et le cas est encore fréquent, il faut le reconnaître, dans bien des villes plus importantes que la nôtre, où le choix des œuvres importait peu, pourvu que l'on puisse applaudir aux vertigineux et acrobatiques exercices des virtuoses que les organisateurs de concerts étaient tenus de jeter en pâture à la curiosité insatiable d'un public se croyant musical. Le virtuose était alors le roi du jour, envahissant tous les programmes, se campant sur toutes les estrades et accaparant l'attention à son seul profit et au plus grand détriment de ce qui doit constituer la partie substantielle d'une soirée musicale. De moyen il était devenu but, par un simple renversement de rôles qui put s'opérer grâce à la complicité du public, sans même que celui-ci en eût bien réellement conscience.

Un nouveau facteur vint heureusement combattre cette néfaste influence de l'exagération du virtuosisme, et apporter à la composition des programmes un élément plus sain et plus rigoureusement artistique. La méthode analytique et historique, qui aujourd'hui est en quelque sorte à la base du savoir humain, ne pouvait-elle pas également, être appliquée à cette branche spé-